

Pierre-Alain Tâche

Depuis septembre 2007, *Le Courrier*, *Culturactif.ch* et *Viceversa Littérature* publient en partenariat des textes inédits d'auteurs de Suisse. Ces textes paraissent un lundi sur deux, et sont disponibles soit sur nos pages, soit en dernière page du *Courrier* ou sur le site de ce quotidien: www.lecourrier.ch

Pierre-Alain Tâche



Pierre-Alain Tâche est né en 1940 à Lausanne, où il vit. Après avoir pratiqué le droit, il se consacre désormais à l'écriture.

À ses yeux, comme il aime à le rappeler, la poésie est partout où l'on veut bien qu'elle soit. Elle est donc d'abord une quête des signes.

Tout se joue dans l'instant d'une rencontre imprévisible, qui ouvre le poète à la perception d'une énigme, d'une dimension fragile, qui s'apparente à la présence (proche, en cela, d'Yves Bonnefoy, mais aussi de Jean Follain).

Marion Graf écrit à son sujet : « Dans son élégance et son jaillissement musical, le lyrisme de Tâche allie générosité et vigilance, ampleur et vivacité légère, et s'inscrit dans la proximité de Jacques Réda. »

Pierre-Alain Tâche a été pendant dix-sept ans l'un des responsables de *La Revue de Belles-Lettres*, où il a publié notes et textes critiques. L'essentiel de son œuvre reste cependant constitué d'une trentaine de recueils de poèmes. *La Voie verte*, paru en 2010, lui a valu l'important Prix Roger Kowalski, décerné par la Ville de Lyon.

Tout n'est pas divisé est extrait d'un recueil de poèmes en cours d'écriture, à paraître aux Editions Empreintes.

FDE

Tout n'est pas divisé

pour Joël Bastard

Il se pourrait que tout ne soit pas divisé.
Le sorbier, ainsi, qui m'échappe,
avec la complicité bleue d'un ramier,
aurait son origine dans ma bouche :
sa pousse entrain dans le poème,
à l'instant même où je l'ai mis en terre.

Ai-je assez de souffle pour tout lier ?
La lumière y parvient, vers midi,
puis elle passe, en suggérant
qu'il n'y a pas d'espace mesurable
entre un bois nu, son feuillage et la page,
et que vivre, écrire, et se souvenir, est tout un.

L'opacité dérouté ; elle assourdit
la voix vivante, sous le bistre et la fange.

Je ne suis pas seul à dissoudre :
un geai saccage un automne précoce
où l'épilobe rose explose en répandant
ses chromosomes lumineux
sur la jachère insatiable du regard.
La sève attend que le feu la délivre.

Aucun mot d'encre ne peut naître
(aucune louve, aucun chevreuil)
avant que j'aie brisé la langue osseuse.
Écrire est à la merci d'un pollen.

Si je renonce à l'alliance du silence,
alors l'épine d'églantier recoud,
dans le cahier, le monde aux mots.
Le sang bout sous le crin des fourrés,
remettant un peu d'ordre au-dedans.
J'en viens à pactiser avec l'éclair
et les colonnes de lait des torrents.

L'oreille perçoit, sous le futile assourdissant,
un filet d'eau, à peine un bruit,

le tremblement de la vapeur,
dans l'aube où ma lèvre trempe,
et qui annule une montagne, en un instant.
Le cahier n'a pas avancé d'un pouce,
à cause d'une main sans fermeté.

Tu dis que *les vieillards tombent du ciel*
dans la transparence des fontaines.
Mais nul ne sait quand vient son tour !

En attendant, l'œil court après la bise
sur la laine et les blés, sur le lac, et bientôt,
la sève manquera sous la paupière,
avant que le chant ne chute à côté
de soi (sujet perdu dans les éboulis du poème,
et qui n'entend plus qu'un long feulement,
quand la bête a tiré, ramené dans l'obscur,
la dépouille d'un sens apprivoisé).

Tout ce gâchis à trier – sans faiblir !
Très tôt, les bras m'en sont tombés.

Parfois, la membrane qui me sépare
d'un monde bourdonnant de musique
à la tension grossière d'un tambour
et l'épaisseur d'un papillon.
Le plus souvent, c'est la tache des yeux,
que la prière (*si elle est blanche qu'elle se déblanche*
si elle est rouge qu'elle se dérouge
si elle est noire qu'elle se dénoire) efface
– et tout est à recommencer.

Brandir un livre ainsi ne sert à rien !
L'escargot bave en remontant la syntaxe du jour,
et se ferme ou se retire avec des brins
qui manqueront dans l'herbe des images.

Peut-être bien qu'il faut d'abord
oser *un pas vers soi*, pour rejaillir
avec ce qui ne passe plus la trame
et reste *dans la gorge du regard*,

au bord d'un bois, au milieu d'un pacage,
où colloquent de jeunes veaux
fatigués de brouter dans le sens d'un vent
qui couche la mémoire et la relève,
sur la neige insolente d'éclat.

La phrase verdira par osmose – et c'est
perdre son temps qu'espérer autre chose,
alors qu'il s'agit, tu le sais, de *ne faire qu'un*.

Pierre-Alain Tâche